16 Novembre 1930. Le N° 0 fr. 30. Abonnement d'un an : 15 fr. — Du 1er octobre au 31 décembre : 4 fr. N° 50

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université PARIS 7e
Tel: Littré 59-13 - c c Néguin 1223-59

FRED, BOBÉBIG ET BIBÉBOG

RESUME

Fred, Bobébig et Bibébog se promenant dans les rues de leur petite ville sont arrêtés par un attroupement de gens qui sont arrêtés devant une mystérieuse affiche fraîchement posée.

Après de grands efforts ils arrivent à se frayer un passage et peuvent lire une annonce extraordinaire : il s'agit d'un grand savant, nommé le Docteur Marsius qui ayant l'intention de faire un voyage d'exploration sur la planète Mars, demande des aides pour le seconder dans cette entreprise. Nos trois amis se précipitent chez le Docteur. Personne ne répond. Ils allaient s'en retourner chez eux, désappointés, quand la porte s'entr'ouvre.



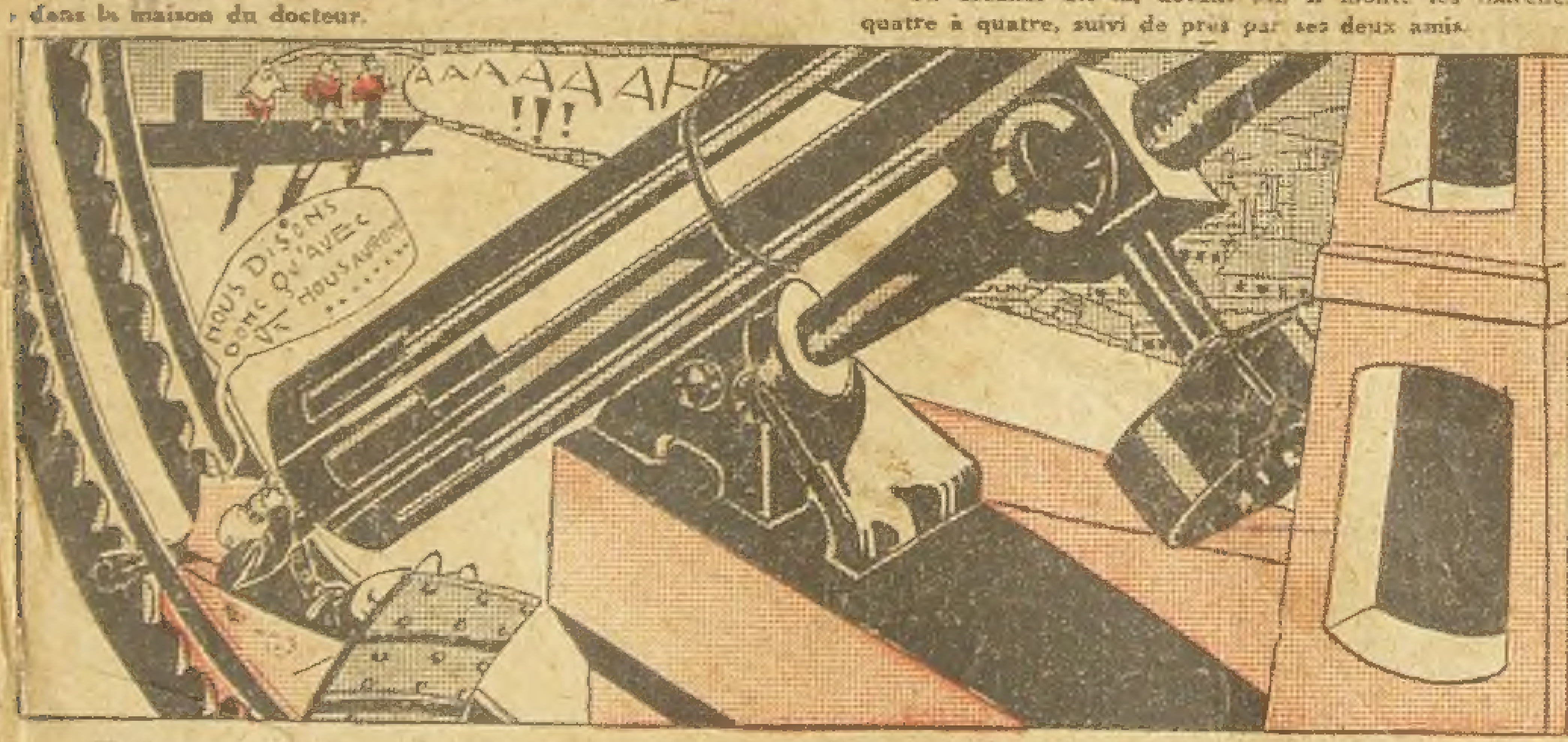
La porte est à peine entr'ouverte que Fred s'engouffre dans la maison du docteur.



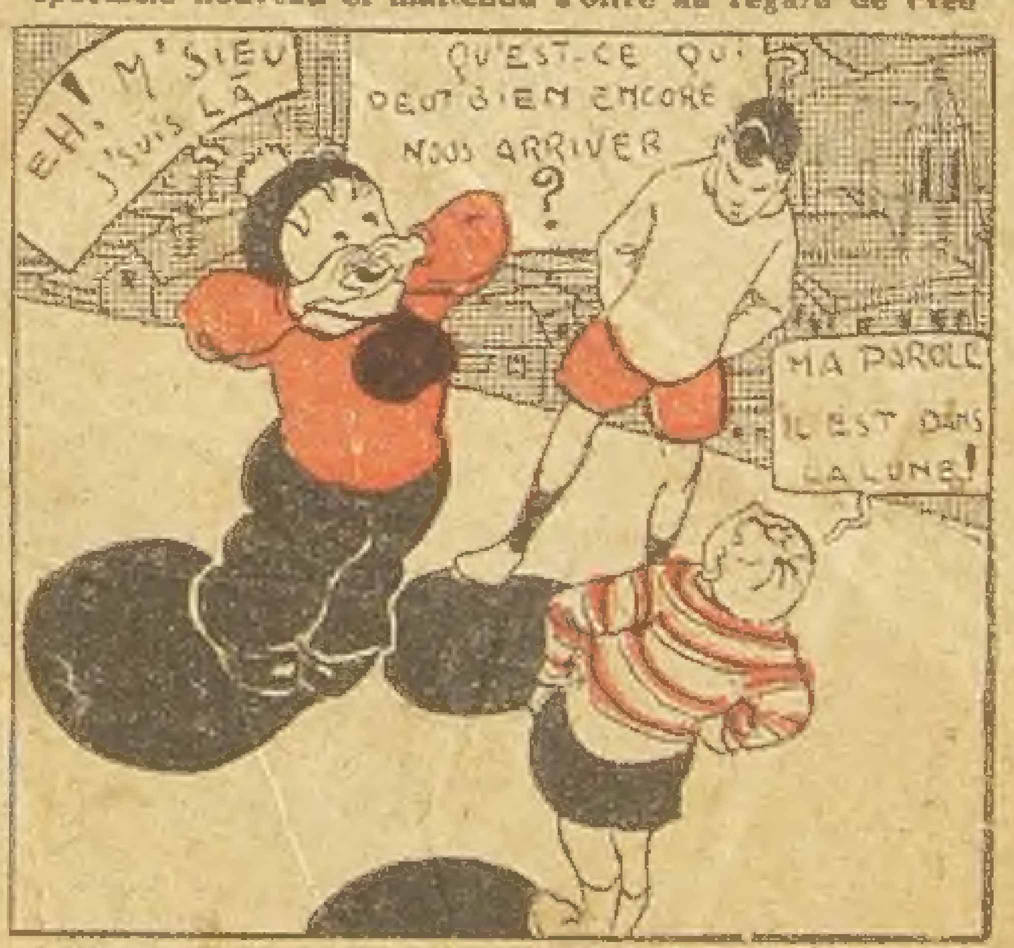
Un escalier est là, devant lui. Il monte les marches quatre à quatre, suivi de près par ses deux amis.



L'escalier débouche sur un grand hall tout vitré. Un spectacle nouveau et inattendu s'offre au regard de Fred



Un immense télescope est installé et l'astronome, dans un hamac, calcule... calcule... calcule...



Absorbé par son travail, il n'a pas entendu venir les trois enfants.



Ils ont beau appeler, faire des gestes, le docteur est toujours étendu sur son hamac...



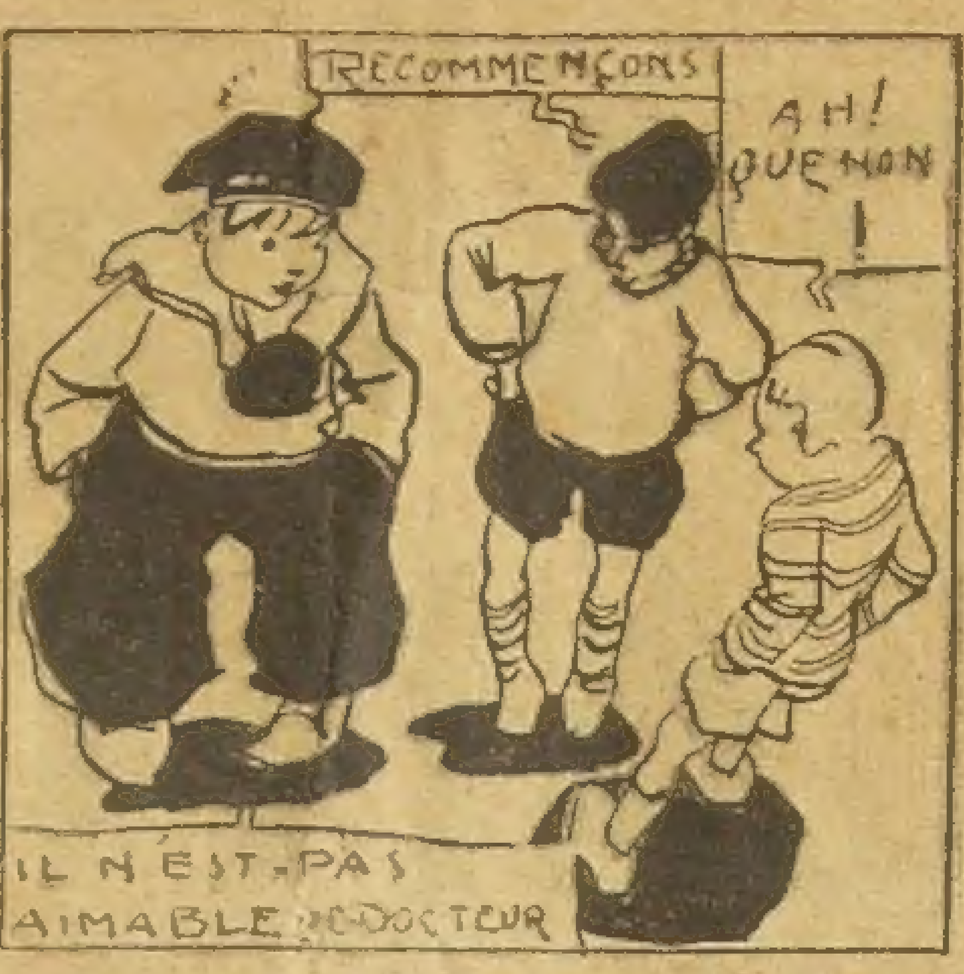
Quand dans un dernier effort, un cri désespéré se fait entendre...



Alors, l'astronome se penche. « Bigre ! Il n'a pas l'air tendre »



C'est que les grands savants n'aiment pas être dérangés au milieu de leur travail.



Que faire ??? Il ne faut jamais se décourager.



Tous les trois ensemble, unissant leurs efforts, poussent un appel qui fait trembler les vitres.



Justement le docteur a fini de vérifier son problème. Il est rasséréné.



Maintenant, c'est avec le sourire qu'il descend de son perchoir pour recevoir nos trois amis. Que va-t-il se passer ?

CHERS CŒURS VAILLANTS

Nous voici arrivés au numéro 50 de notre journal. 50 ! c'est un chiffre déjà.

Voilà donc un an que nous existons. Pour signaler cet événement, nous avons demandé à l'un de nos amis, grand dessinateur, de « rajeunir » notre en-tête. Vous avez pu déjà constater qu'il y a parfaitement réussi.

« Cœurs Vaillants » n'est pas au bout de ses améliorations, il y en a bien d'autres en perspective, mais pour qu'elles puissent se réaliser, il faudrait que chacun de vous, mes chers amis, lui amenât un nouveau lecteur ou une nouvelle lectrice.

Notre grand concours à 20.000 francs de prix achève de s'organiser. Nous allons commencer dans l'un des prochains numéros.

C'est le moment ou jamais de faire de la propagande. Puis-je compter sur vous ?

Votre tout dévoué,

Jacques Cœur

HYGIÈNE



Ne buvez jamais dans le verre des autres

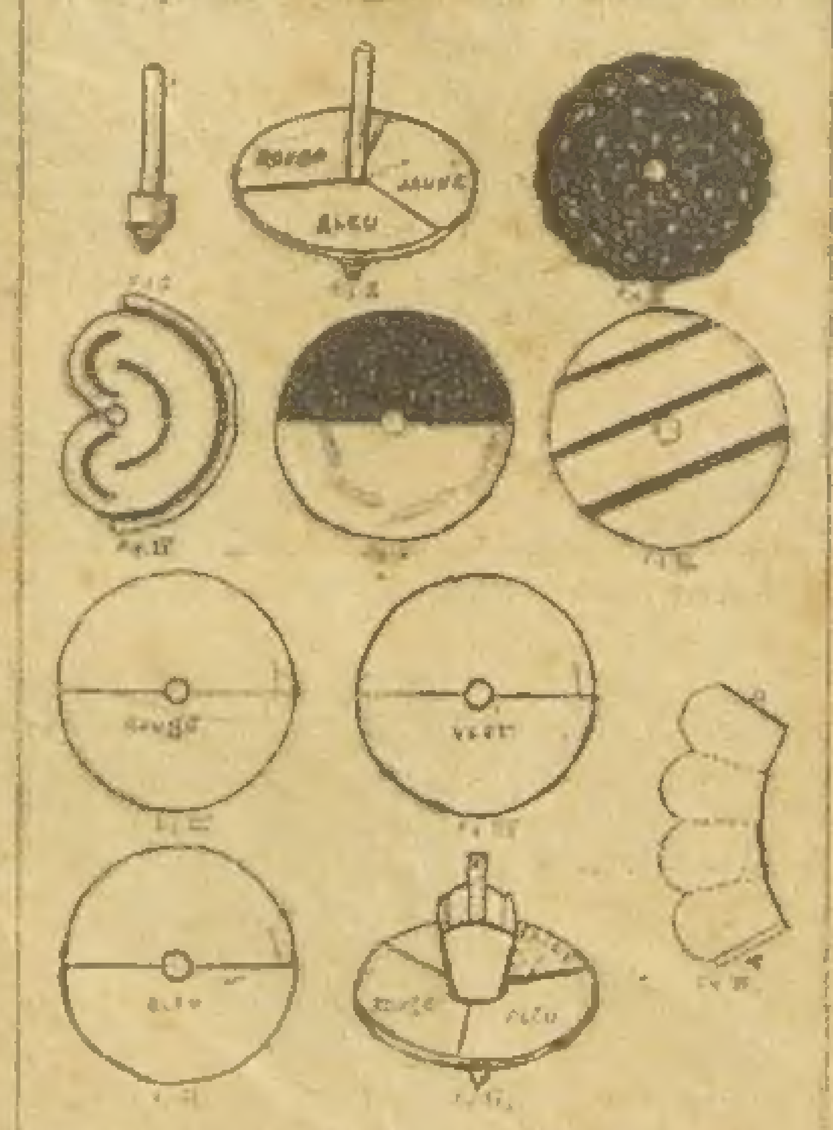
Comment fabriquer soi-même une toupie magique

Tout d'abord, faites un pivot, c'est-à-dire taillez simplement une pièce de bois comme le montre la fig. I. Ce pivot doit avoir à peu près 5 centimètres. Découpez ensuite, dans du gros carton, un disque de 5 centimètres de diamètre environ. Pratiquez un trou rond dans le milieu de ce disque, de manière à pouvoir juste y passer le pivot. Divisez le disque en trois parties, comme il est fait dans la Fig.II, et couvrez une de ces parties avec du papier rouge, l'autre avec du papier jaune, et la dernière avec du papier bleu ou vert. Si vous le préférez, vous pouvez peindre ces couleurs sur le carton à condition toutefois que ces couleurs soient bien franches.

Puis découpez un second disque (un papier raide suffira cette fois) de la même grandeur que le premier. Pratiquez-y des trous analogues à ceux représentés sur la Fig. III. La meilleure manière pour confectionner la broderie de ce disque est de le plier plusieurs fois et de couper les coins avec une paire de ciseaux. Ceci fait, noircissez-le complètement à l'encre de Chine pour avoir le disque noir représenté sur l'illustration. Le trou rond central pratiqué dans le second disque doit être un peu plus grand que n'est la tête du pivot, de manière qu'il découvre un peu de la surface de la toupie une fois qu'il est posé.

Placez le premier disque sur la toupie (comme le montre la Fig.II). Saisissez le haut du pivot entre le pouce et l'index et faites tourner votre toupie aussi vite que possible. Puis laissez tomber le disque noir sur la toupie. Avant qu'il n'atteigne le premier disque il tourne aussi vite que la toupie elle-même : observez-le et vous verrez que quelque chose de très curieux se produira. Le dessin à jour du disque noir disparaîtra et les couleurs du disque n° 1 apparaîtront produisant un très joli effet.

Maintenant, avec le bout d'une plume, touchez à peine le disque noir pour retarder sa course et regardez verticalement votre toupie : vous apercevrez nettement tout un cercle de curieuses images.



Avec une paire de compas dessinez la Fig. IV et découpez-la. Si vous la glissez sur le pivot de la toupie, comme vous l'avez fait pour le disque noir, et que de même vous la touchiez avec le bout d'une plume ou bien délicatement avec le bout du doigt, vous verrez que, miraculeusement, surgiront les couleurs les plus variées.

D'autres effets peuvent être obtenus en employant tous les différents disques indiqués sur l'illustration et n'importe quelles couleurs peuvent être utilisées à condition toujours que ces couleurs soient franches et vives.

Les disques des Fig. V et VI donnent de très jolis résultats. Les Fig. VII, VIII et IX représentent trois disques n'ayant chacun que la moitié de leur circonférence de coloriée : l'une l'est en rouge, l'autre en vert, la troisième en bleu, et chacune porte une petite ligne légèrement courbe tracée sur la toupie, l'effet sera ravissant et vous verrez la petite ligne dessiner comme par enchantement un cercle complet sur le disque. Cependant, les plus beaux effets sont obtenus en découpant un papier assez épais, selon le dessin représenté Fig. X. Joignez le bord A au bord B, après avoir eu soin de plier le papier le long des trois lignes pointillées. Noircissez complètement les deux côtés du papier, à l'encre de Chine de préférence, pour obtenir un noir plus intense.

Ceci fait, posez-le sur la toupie comme l'indique la Fig. XI, en laissant la lumière ne frapper qu'une des facettes du cône, et vous verrez toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sur et dans ce cône de papier. Le cône peut avoir des couleurs et des formes variées. Un effet somptueux peut être obtenu en recouvrant le cône d'un papier d'or ou d'argent.

Cette toupie est si amusante à faire fonctionner qu'elle vous aidera, j'en suis sûre, à passer bien des jours de pluie et vous donnera de plus de très intéressants aperçus sur les mélanges de couleurs.

N. B.

LA PLUS BELLE HISTOIRE

Celle de Celui qui est toute Bonté et toute Miséricorde



Un jour, un pharisien nommé Simon invita Jésus à manger avec lui.

Chez Simon, tout indiquait la fortune : d'abord, la salle était richement décorée, puis des lits étaient placés autour des tables afin de permettre aux invités de s'y reposer, tout en mangeant, la tête et les bras appuyés sur des coussins.



Les tables étaient chargées de vins fins, de figues, de raisins, de grenades.

Or, vers la fin du repas, une femme qui avait eu une mauvaise conduite, mais qui, ayant entendu parler de Jésus, avait senti le repentir envahir son âme, se présenta à la porte, tenant entre ses mains un beau vase de parfum.



Elle s'approcha de Jésus, se mit à ses pieds qu'elle inondait de ses larmes et essuyait de ses cheveux.

Simon était indigné. Comment Marie-Magdeleine avait-elle osé entrer dans sa maison, et comment Jésus ne la chassait-il pas ?

Jésus, qui lisait dans la pensée du pharisien, se tourna vers lui :

— Simon, j'ai quelque chose à te dire.

Il répondit :

— Maître, dites.

— Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi les rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel donc l'aimera davantage ?



Simon répondit :

— Je pense que c'est celui auquel il a été remis davantage.

Jésus lui dit :

— Tu as bien jugé.

Et se tournant vers la femme, il dit à Simon :

— Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta



maison : tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds; mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes, et elle les a essuyés de ses cheveux.

C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de péchés lui sont remis.

Alors, il dit à cette femme :

— Tes péchés te sont remis.

L'ECUEIL U. H. 3

RESUME

L'abbé Jean Tarade possédant un modeste budget n'a pu envoyer en colonie de vacances que 30 de ses enfants. Grâce à la générosité du capitaine Bassoute, ancien commandant de l'escadrille de la Gironde, où l'abbé a été radiotélégraphiste pendant la guerre, il embarque sur L'Espérance, qui fait route vers Agadir, avec ceux qui se sont dévoués pour rester.

Au large, la tempête s'élève.

A leur réveil, les pauvres passagers découvrent devant eux un écueil portant ces lettres U. H. 3. C'est, en réalité, un roc creux qui va leur servir d'abri.

L'abbé enregistre un radio, dont le poste d'émission est assez près d'eux, ce qui laisse supposer l'approche d'un bateau. Mais le chef mécanicien fait alors les révélations les plus surprenantes.

Théodore, auquel le capitaine voulait chaudement « botter » le fond de culotte, sous prétexte qu'en touchant indûment au poste émetteur, il avait détraqué la T.S.F., Théodore est furieux après le vrai coupable et aussi un peu après le capitaine. Les autres petits sont terrorisés. Joseph pleure tout bas sur l'épaule de l'abbé. Le capitaine regarde le chef avec deux yeux qui sont une menace et se ramasse comme s'il allait bondir. Le maître est allé s'asseoir de l'autre côté de la table et ses mains fébriles ouvrent et ferment un long couteau à manche de corne qu'il a tiré de sa poche.

L'abbé voit la scène et se jette devant le chef mécanicien, les bras étendus. Il est temps !

Le bras d'Yves heurte le bras du prêtre, dévie brusquement, et la lame du couteau s'enfonce profondément dans le bois de la table, les poings du capitaine retombent impuissants sur un malheureux tabouret qui éclate sous le choc.

La scène du meurtre est évitée, mais il faut agir vite. Il faut tout savoir :

« A vos places, tous du calme et du silence ! ordonne le prêtre, s'imposant par son énergie.

Tous obéissent, tandis que le misérable regarde, en souriant, le couteau planté dans la table.

— Monsieur Tarmy, répondez, continue l'abbé. Vous connaissiez cet écueil, vous saviez sa position et son but ?

— J'en avais vu les plans à Odessa, mais j'en ignorais l'emplacement exact. Il est de construction récente et doit servir de point d'appui aux sous-marins communistes.

— Que signifient les signes dont il est couvert ?

— Unterseeboothafen 3 ! Port pour sous-marins n° 3. Les autres chiffres indiquent la position des abris 1 et 2 en longitude et latitude.

— Vous estimez que nous courons un grave danger à signaler notre présence dans ce refuge.

— Oui, depuis hier au soir !

— Pourquoi ?

— Parce que le télégramme chiffré que vous n'avez pu comprendre hier au soir, était écrit en langage espérantiste du code des commissaires communistes marins. J'ai pu le traduire cette nuit. Voici ce qu'il dit :

Le mécanicien tire de sa poche la feuille de papier où l'abbé a inscrit les chiffres la veille au soir. Une grille est tracée maintenant sur les signes et en permet un assemblage très irrégulier. L'homme le tend au prêtre qui, à haute voix, en fait la lecture :

« U. R. S. S. 61. — Visiterons U. H. 3. — 11 septembre après-midi. — *Poldow.* »



Le capitaine, d'un coup de crayon

— Le *Poldow* ! crie le capitaine, mais c'est le charbonnier qui était amarré à côté de nous à Nantes. Il était du complot, alors ?

— Je devais le rallier au large de Lisbonne, le 12 août, dans la nuit, et faire route avec lui sur Odessa. Il a les allures d'un charbonnier, mais c'est en réalité un croiseur auxiliaire.

CHAPITRE X

Lutte angoissante, lutte victorieuse

« Pousse dur, Théodore, crie le mécanicien Robert Tarmy, ex-Fabius Marco, au garçon qui, maintenant, est devenu son allié fidèle. Ça y est, la coulisse est bloquée, passons de l'autre côté ! »

On ne reconnaîtrait plus la vaste grotte autrefois silencieuse et obscure. De fortes lampes à essence sous pression ont été tirées du magasin par le chef Robert, qui savait où les trouver. Elles illuminent la crypte d'une clarté crue, car tous les panneaux étant clos, aucune lueur de l'extérieur n'y pénètre plus.

Le mécanicien et Théodore s'occupent activement de bloquer les galets des écluses sur leurs glissières afin d'empêcher toute effraction de l'extérieur.

Ils font de même à la porte secrète du magasin, tandis que le capitaine et le maître Yves ferment les panneaux des hublots et effacent toute trace extérieure de leur présence sur l'îlot.

Pierre est désolé, car le maître d'équipage a éteint ses fourneaux, rentré la cheminée et fixé solidement le bouchon.

« Pleure pas, lui conseille Joseph, qui est devenu son « marmiton », M. Robert te fera un joli réchaud à essence, tu ne te saliras plus les mains et la corvée d'eau de mer sera diminuée d'autant ! »

(*Lire la suite page 8*)



MESSAGE SCOUT

Comment se lève le scout de France

Scout de France, ton scoutisme doit pénétrer ta vie, pour te préparer à la vie. Tu dois être, plus tard, l'ouvrier de générations bien françaises et bien chrétiennes. Mais tu ne pourras propager ces mœurs simples, loyales, alertes, dévouées, surnaturelles, que si tu les as auparavant, pratiquées, vécues. Comment donc, dois-tu vivre chacune de tes journées ? D'abord, comment dois-tu te lever ?

Généreusement. Tu veux acquérir un tempérament de chevalier. Il faut, par conséquent, que le premier acte que tu fasses soit généreux, ce qui est synonyme de chevaleresque. Toutes les autres actions s'emboîteront alors les unes dans les autres, comme les pièces de l'armure d'un héros.



Lever généreux, lever rapide. L'ange dit à Saint Pierre, dans sa prison : « Lève-toi vite, chausse tes sandales, revêts ta tunique et suis-moi (1). » Pour un scout ardent et quelquefois turbulent, le lit n'est-il pas une prison ?

Hâte-toi, comme l'apôtre, d'aller rejoindre tes frères, les travailleurs, qui sillonnent déjà les routes ; va retrouver les oiseaux qui déjà louent le Seigneur, les religieux qui, déjà, prient pour toi.

Lever généreux, lever matinal. Etre éclaireur oblige à devancer les autres. Pourquoi pas dans le lever ? Fais, pendant une semaine, l'expérience du coucher tôt et du lever matinal, et tu iras, avec un teint frais, un regard clair, une intelligence prompte, une volonté sereine, prêcher partout les bienfaits de « l'heure matinale, où l'hirondelle inaugure sa chanson, et où l'âme jouit d'intuitions presque divines (2) ». Toi qui vois dans la nature l'œuvre de Dieu, suis donc, pour ton lever, les indications de la nature...



Lever généreux, lever religieux. Scout ! Avec ton corps, c'est ton âme qui s'éveille. Ouvre-la à ton idéal. Lance joyeux ton « Toujours prêt », en bondissant hors de ton lit, et en même temps, trace sur ta poitrine le signe de la Croix, le signe du Scout de France. Si tu es chef ou routier, pense à ta devise d'abnégation : « Servir ». Qui donc t'a appelé, en réalité ? C'est le grand chef, par excellence, « c'est le Seigneur », comme dit saint Jean à saint Pierre, lequel se précipite vers le Maître. Envers lui, surtout, tu veux être généreux. Offre-lui les prémices de tes pensées, tes premiers élans, et n'attends pas le soir, pour lui donner les restes d'une activité qui s'endort.

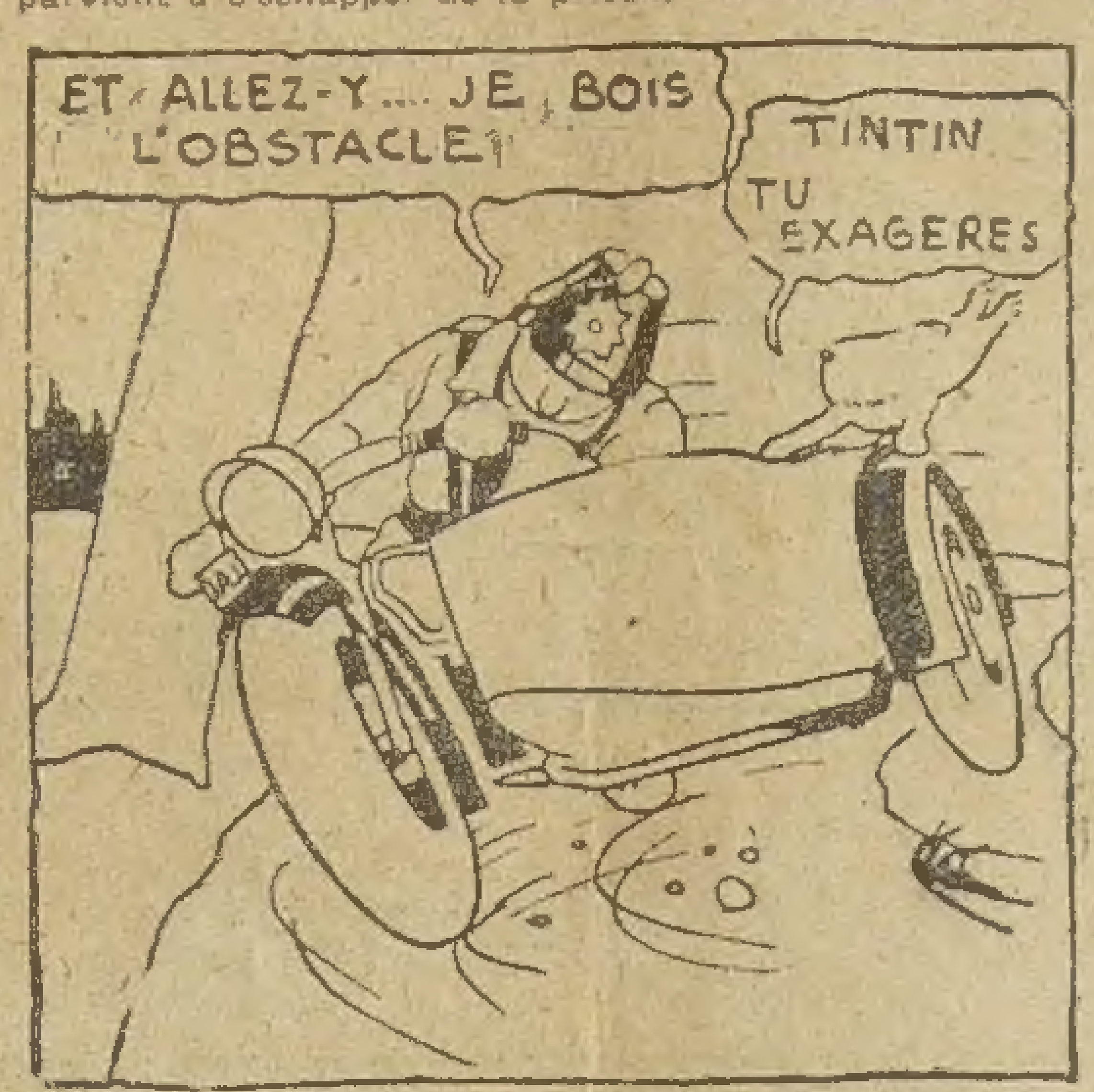
Ch. RICHAUD.

(1) *Act. des Ap.* XII, 8.
(2) DANTE, *Purg.* I, IX.

Tintin et Milou au

Résumé :

Mais Tintin a plus d'un tour dans son sac. Lorsque le garde, qui l'a injustement arrêté, pénètre dans sa cellule, il lui donne une correction bien méritée, lui emprunte ses vêtements et, sous ce déguisement, parvient à s'échapper de la prison. Un side-car de la



Tintin a aperçu l'auto qui le poursuit, aussi accélère-t-il autant qu'il peut — il arrive à faire du 115 à l'heure.



Malheureusement, à cause de la vitesse exagérée, il n'a pas eu le temps de voir deux blocs de pierre qui se trouvaient sur la route. La machine est brisée, Tintin et Milou font un saut de 12 m. 50.



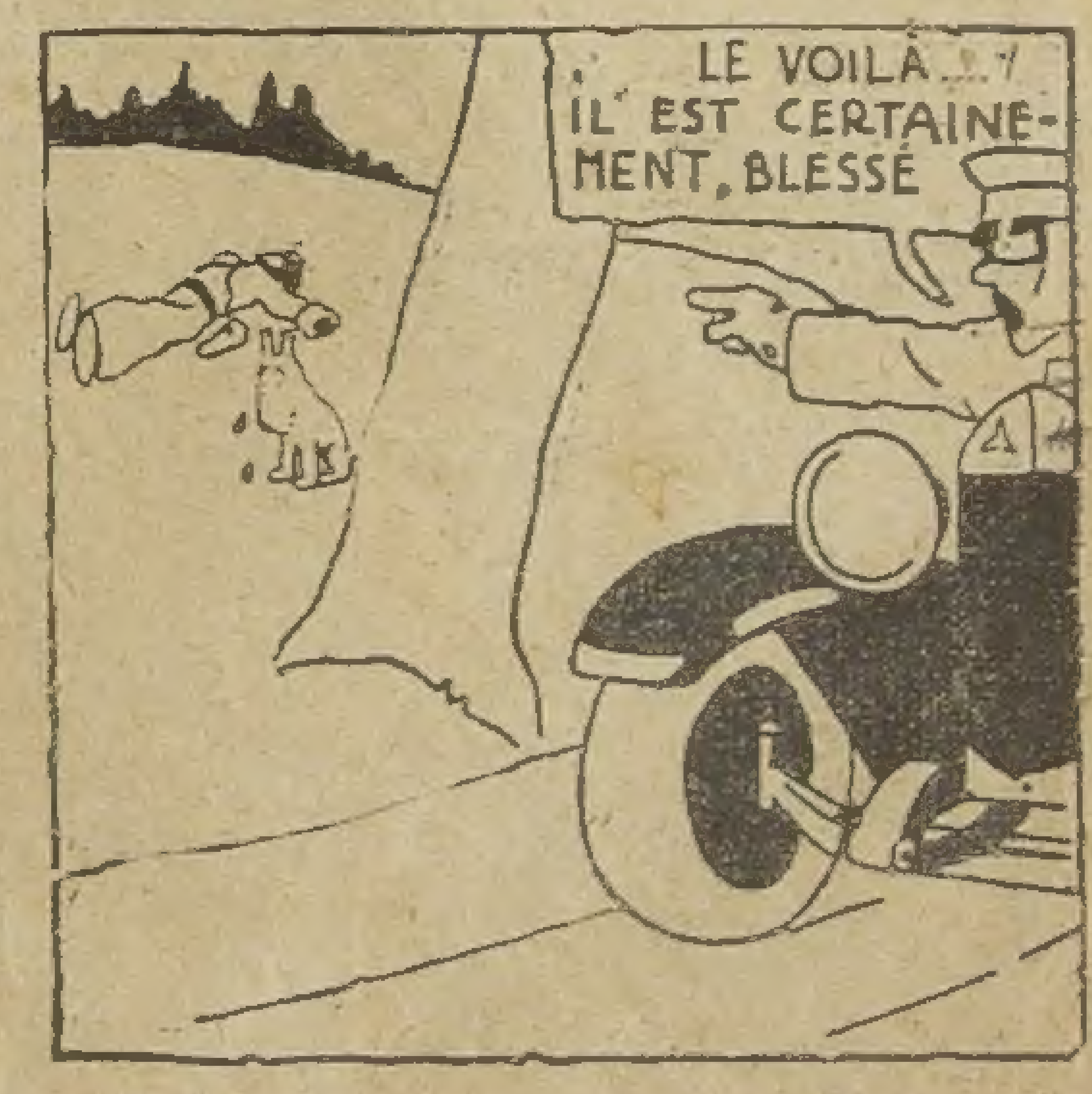
Ils se retrouvent tout étourdis sur un champ de luzerne qui, par bonheur, a amorti leur chute.



A peine commencent-ils à reprendre connaissance qu'ils entendent le klakson de l'auto de la police.



Tintin trouve une solution ; il se débarrasse de son uniforme des shupos, le bourre d'un peu de luzerne, l'arrange à son idée, puis s'empresse de grimper sur un arbre qui borde la route pour attendre les événements.

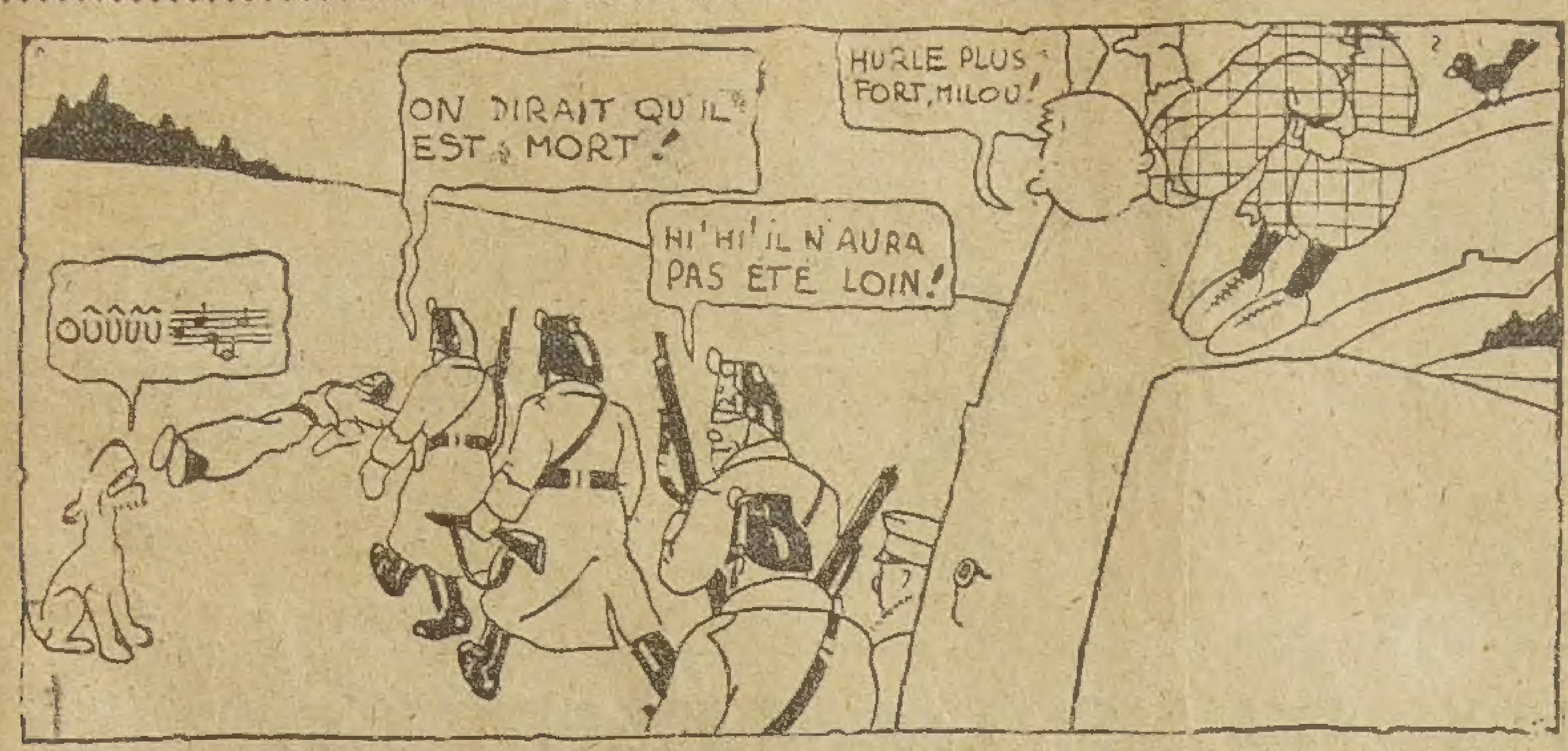


Il était temps. L'auto arrive, le conducteur apercevant un personnage étendu par terre, stoppé immédiatement.

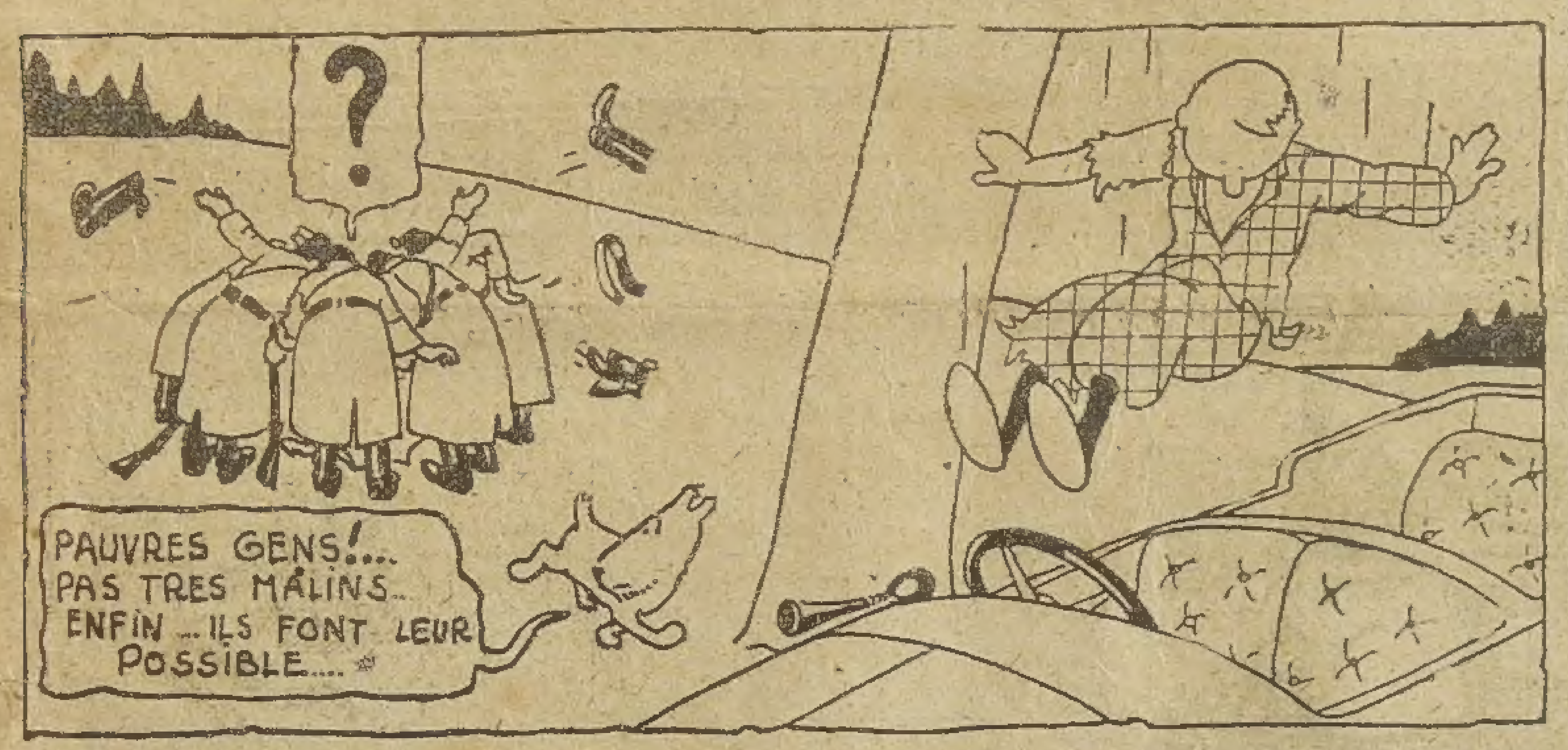
On s'instruit... **A LIRE "CŒU**

... pays des Soviets

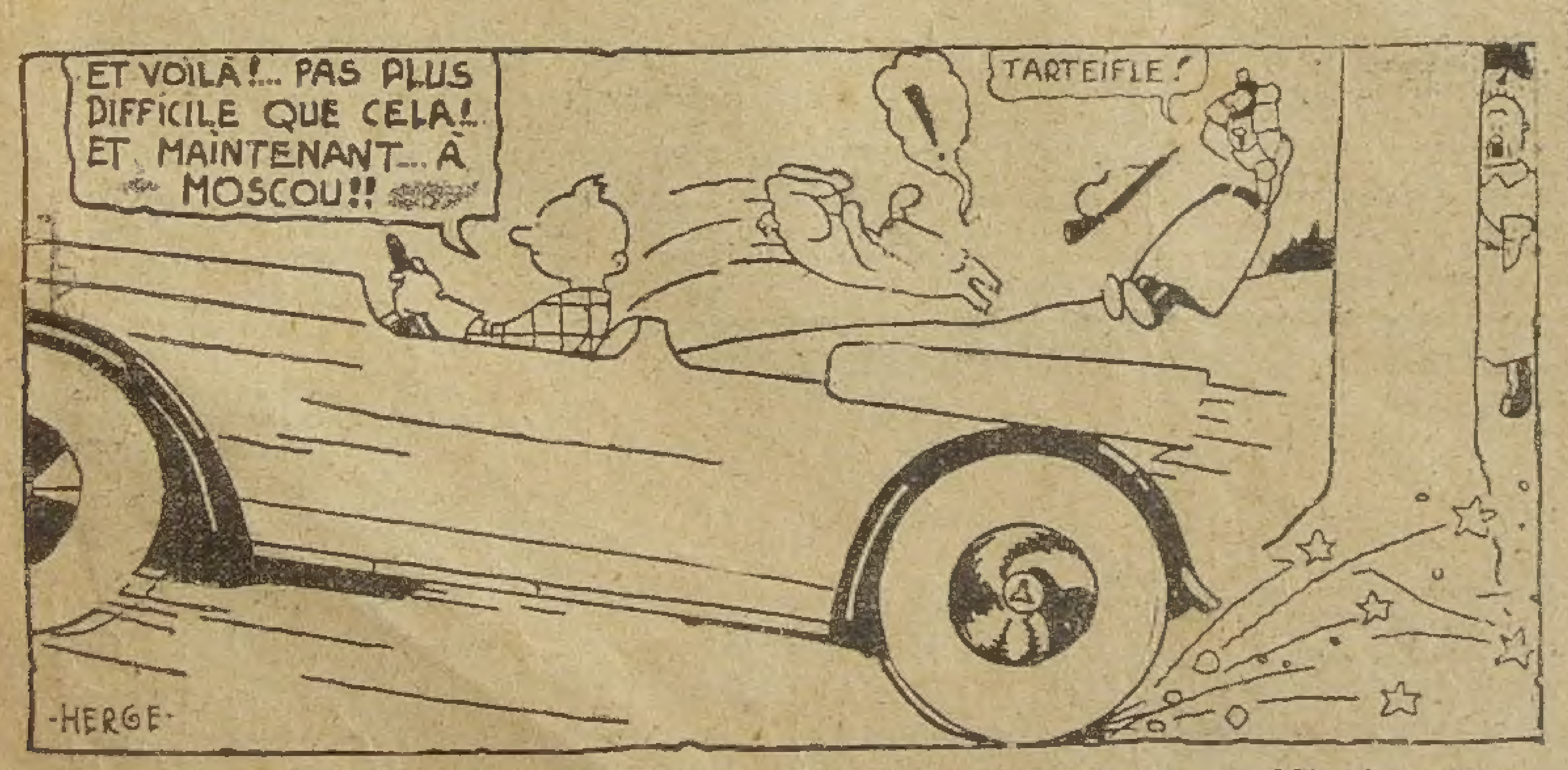
police se trouvait précisément à la porte, il monte avec Milou et s'enfuit à pleins gaz, mais la police allemande a réquisitionné une automobile et une course à l'homme, terrible, impitoyable, s'engage dans les rues de Berlin. Ils ont déjà dépassé les dernières maisons de la capitale...



Le brave Milou simule le chagrin le plus lamentable, il fait entendre à cent lieues à la ronde le lugubre hurlement de la mort. Les shupos, remplis de compassion (!), se dirigent vers celui qu'ils prennent déjà pour un cadavre.



Mais tandis qu'ils sont tous penchés sur la pauvre victime (!), Tintin, qui ne perd jamais le nord, se laisse tomber de l'arbre, s'installe à la place du chauffeur...



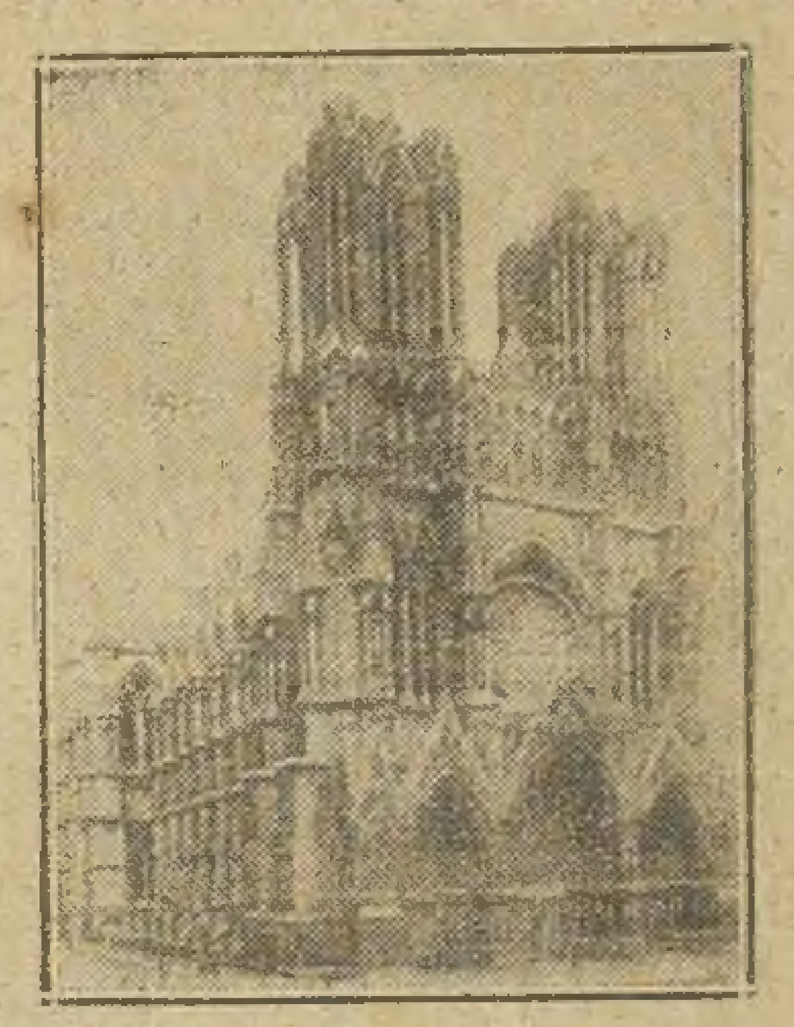
et file à toute vitesse dans la direction de Moscou. Donnant un magistral coup de reins, Milou fait, aux yeux de la garde ébaubie, un saut périlleux magnifique et s'installe tranquillement sur la banquette arrière.

CONCOURS DES CATHÉDRALES

Il s'agissait, vous vous en souvenez, de dire quelles étaient les cathédrales dont nous avions donné les photographies, d'indiquer celle que vous préfériez et pour départager les ex æquo, laquelle d'après-vous obtiendrait le plus de suffrages.

La cath. n° 1 était celle de PARIS
— n° 2 était celle de REIMS
— n° 3 était celle d'ORLEANS
— n° 4 était celle de ROUEN
— n° 5 était celle de CHARTRES
— n° 6 était celle de BEAUVAIS
— n° 7 était celle de STRASBOURG
— n° 8 était celle d'AMIENS
— n° 9 était celle de BOURGES
— n° 10 était celle d'ALBI

Celle qui a obtenu le plus de suffrages a été celle de Reims. Les principales raisons qui ont déterminé cette préférence ont été : le baptême de Clovis; les



La Cathédrale de Reims

nombreux sacres qui y ont été faits ; la beauté de sa façade et de ses sculptures et, surtout, le martyre qui lui a été infligé pendant la guerre.

Liste des prix

1er Prix : Un chèque de 100 francs : Jean SOULARD, Le Mans.

2e Prix : Un joli sous-main en cuir repoussé : P.-M. BAILLEUX, Valenciennes

3e Prix : Un dictionnaire Larousse: J. MERCIER, Vitry-le-François.

4e Prix : Une boîte de compas : A. CHAPRON, Angers.

Du 5e au 9e prix, un portefeuille : G. Cartigny, Viry-Châtillon ; P. Couesnon, Coulommiers ; P. Chauvin, Châteaugiron; T. Chiron, Rennes ; P. Alliot, Wassigny.

Du 10e au 19e prix, un joli stylo, plume or : L. Bessière, Pouancé ; R. Bedouet, Champ-sur-Layon ; Guy de Boudard, Avignon; L. J. Ruquois, Armentières; J. Lhomme, Frevent ; C. Rochet, Anse ; L. Motheron, Wizernes ; N. Noiret, Volron ; J. Ménard, Dinan ; P. Ménard, Dinan.

Du 20e au 59e prix, un album de la Bibliothèque catholique illustré, représentant les plus belles cathédrales de France : H. Ducornet, Marquette ; G. Lemaire, Sains-du-Nord ; J.-M. Le Montreer, La Boussac; A. Le Montreer, La Boussac ; A. Foigny, Reims ; R. Blairix, Céton ; André Leclercq ; G. Py, Voiron; M. Gergaud, Patro du Cellier ; E. Sahiez, Nielles-les-Ardres ; L. Gaillissaires, Casteljaloux ; M. Trassaert, Marchiennes ; Robert René, Courbevoie ; R. Commelin, Levallois-Perret ; J. Dusart, Fourmies ; R. Prienon, Reims ; J. Chalvet, Paris ; M. Mouchaud, Rochechouart ; J. Trillot, Cholet ; P. Maratray, Autun, J. Robin-Prevalle, Coutances ; M. Grandjean, Hayanges ; M. Bouthors, Ermont ; R. Tessier, Rennes ; J. Morice, Graville-Havre ; J. Bierra, Coutances ; A. Micoud, Corbelin ; L. Coquin, La Roche-sur-Yon ; R. Gouin, Mons-sur-Gucanes ; . Gibault, Hartennes-Taux ; L. Jardin, Douai ; J. Broussier, Paris ; J. Guilbaume, Paris ; E. Reppelin, Mont-d'Or J. Monnier, Messac ; R. Galbault, Fismes ; J. Rabier, Paris ; C. Tavard, Fourchambault ; P. Labaron, Paris ; H. Beaumont, Pouancé ; L. Bisse, Blanc-Mesnil.

Nous donnerons la liste des autres prix dans le prochain numéro.

LE PARAVENT



Nestor va porter un paravent à un client de son patron.

Et, passant dans un square, il aperçoit, dormant sur une chaise, un monsieur aux formes opulentes.



Quelle idée saugrenue passe dans le cerveau de Nestor ? Il pose le paravent devant le monsieur replet, perce un trou dans ledit paravent, sur lequel il a écrit une annonce prometteuse.



Les promeneurs, intrigués, s'arrêtent et versent à Nestor la modeste somme de vingt-cinq centimes pour avoir le droit de jeter un regard sur le phénomène...



Mais le « phénomène » se réveille en sursaut et sa colère, en se rendant compte de ce qui se passe, est funeste à Nestor, à qui cette petite plaisanterie va coûter cher.

UNE VOIX DANS LA TEMPÊTE



Le vendredi soir, les sept barques de pêche étaient sorties du petit port breton de Kermaror.

On devait pêcher dans les parages de l'Ile de Sein, en vue de l'éperon terrible du Finistère. Tous les hommes étaient partis, et les garçons et les garçonnets. Il ne restait à terre que les femmes et les plus jeunes enfants, le curé et le sonneur, un vieux pêcheur, Yvonnec, qui, ayant une jambe de bois, ne prenait plus la mer.

Ils partirent gaiement. C'est à peine si les femmes avaient dit adieu à leurs hommes. Seule, la vieille Claudine était allée tout au bout de la jetée de pilotis et, assise contre le grand crucifix de bois, ses cheveux gris secoués par le vent, les épaules serrées dans son châle noir, immobile, elle avait suivi du regard, jusqu'à la nuit, avec une tristesse morne, les sept voiles blanches qui s'abîmaient dans la brume roussâtre.

La nuit fut bonne. Mais, le samedi, vers midi, le vent fraîchit, le ciel se ternit, la mer moutonna, impatiente, méchante, et courut plus vite au rivage où elle jetait des bouquets d'écume ; puis de longs nuages livides s'avancèrent du nord-ouest en cortèges de plus en plus pressés ; un bruissement vague, continu, toujours plus fort, grondait au large ; le vent avait des accès de rage brusque qui irritait la fureur des vagues de plus en plus hautes. Les femmes se tinrent tout l'après-midi rangées le long de la plage, muettes, tenant par la main leurs petits garçons et leurs fillettes ; pas une voile ne se montrait au loin. La vieille Claudine, courbée et frissonnante, rampa jusqu'au milieu de la jetée ; au crépuscule, elle était encore là, face à face avec la haute mer déchaînée, ramassée sur elle-même et toute noire, aux lueurs sépulcrales de la tempête.

Cette nuit, les lampes veillèrent jusqu'à l'aurore dans les pauvres chaumières de Kermaror.

Au matin du dimanche, l'ouragan redoublait encore de violence. La mer bondissait jusqu'aux jardinets, dont elle arrachait et broyait les dernières fleurs, le vent semblait tomber du ciel, tel qu'une masse énorme qui s'écroule tout d'un coup ; les lames, droites comme des murs, souffletaient le crucifix de la jetée ; des torrents de pluie dérobaient parfois la vue de l'Océan, et toujours, là-bas, vers le Raz, là où les pêcheurs luttaient contre la mort, grandissait comme un roulement de tonnerre, et plus près, des rochers de la côte, fouettés par le vent, s'élevait une clameur aiguë désespérée, presque humaine.

Alors les femmes n'eurent plus le courage de regarder la mer. Elles montèrent en lente procession à la petite église, Yvonnec sonna la cloche pour l'heure de la Messe. La cloche était fendue et sa voix cassée ajoutait au tumulte de l'orage une lamentation d'agonie.

L'Eglise était douloureusement sombre et triste. Près de la porte latérale ouverte du côté de la mer, la chapelle de Saint-Anne, isolée du reste de l'édifice, s'enfonçait comme en une grotte profonde. Les femmes allumèrent de minces cierges jaunes devant l'autel et s'agenouillèrent avec les enfants aux pieds de la bonne Dame de Bretagne. Elles essayèrent de prier, mais les paroles



ne venaient plus à leurs lèvres. Les vieilles se tenaient inertes, presque farouches, songeant aux naufrages du temps de leur jeunesse ; les plus jeunes pleuraient silencieusement. Le vent et la pluie faisaient frémir les vitraux délabrés de l'église. A l'entrée du chœur, un vaisseau de haut bord, ex-voto très ancien et très naïf, suspendu à la voûte, avec son capitaine tout doré debout au banc de quart, se balançait indolemment. Le chœur, le maître-autel et la nef du milieu recevaient de tous ces petits cierges, dont la lumière vacillait autour des piliers, un rayonnement mélancolique.

Un coup de vent plus formidable fit tressaillir l'église ; la porte s'ouvrit sur la mer et le vieil Yvonnec, tête nue, tout ruisselant, parut au seuil ; d'un grand geste d'épouvante, sans dire une parole, il signalait à l'extrême horizon, à la rencontre du ciel ténébreux et de la mer blanchissante, trois ou quatre points noirs qui montaient, retombaient, s'engouffraient tour à tour. N'étaient-ce point les pères, les maris, les fils et les frères qui périssaient là-bas ? Les femmes, entraînant leurs petits, sortirent en toute hâte, comme pour montrer du rivage aux mourants, à leur dernière minute, les figures bien-aimées. Enogat, dont le père était parti avec les autres, s'enfuit éperdu par la sacristie. L'église demeura vide, tandis que le vieux recteur, qui n'avait rien vu ni rien entendu, lisait d'une voix brouillée une épître de saint Paul aux chrétiens de Rome.

A ce moment, la porte s'ouvrit encore et une petite fille de 10 ans, tout en noir, trempée de pluie, sa coiffe de mousseline flottant sur le cou, les cheveux dénoués, se glissa timidement dans l'église. Elle traînait un antique parapluie de laine rouge, aussi haut qu'elle et marchait chaussée de sabots, qu'elle retira tout aussitôt, par respect pour la maison du Seigneur. Après avoir appuyé contre la muraille son parapluie, elle gravit les deux marches de l'autel de sainte Anne, baisa la nappe, et y déposa un bouquet de marguerites flétries par la tempête ; elle sortit de sa poche un reste de cierge, plus petit et plus chétif que son petit doigt, l'alluma gravement et le rangea parmi les autres, puis, sans bruit, pénétra dans la nef obscure et s'agenouilla sur la chaire, les mains jointes sur le giron, toute pâle, afin d'assister à la Messe.

Le curé, abandonné par son jeune clerc, avait porté lui-même le Missel à la gauche de l'autel.

Il lisait l'Evangile selon saint Jean, la guérison de l'enfant mourant de Capharnaüm. Aux paroles de Jésus : *Nisi signa et prodigia videritis, non creditis*, le vieux prêtre, avait ajouté, se tournant vers le crucifix : « Encore un miracle, Mon Dieu, au nom de votre Passion et de votre couronne d'épines, au nom de votre mère ! » La petite fille entendit et soupira tout bas : « Ainsi soit-il ! » Elle n'avait plus ni père ni mère, mais seulement son frère Patrice, un garçon de quinze ans, sa seule famille au monde. Tout à l'heure, elle avait eu une peur si grande de l'Océan, où se débattait Patrice, qu'elle s'était réfugiée à l'église. Et elle trouvait très convenable, que ce jour-là, pour mieux se faire comprendre, le curé parlât de temps en temps français au Bon Dieu.

Quand il eut achevé de lire l'Evangile, le curé se tourna vers la nef et dit :

« Mes enfants, il faut prier pour ceux qui sont au péril de la mer. Récitons ensemble un Pater, afin que Jésus-Christ prenne en pitié les naufragés. »

Et il commença l'oraison : Pater Noster !

Pas une voix ne s'unissait à la sienne. Le vent et la pluie battaient toujours les vitraux de l'église. La clameur des flots résonnait dans l'ombre des voûtes. Il pensa que les femmes étaient toujours groupées à l'autel de sainte Anne, dans l'encoignure de l'église, cachées par les piliers, et répéta sur un ton plus fort :

Pater noster, qui es in cœlis !

Mais, de la chapelle, aucun écho ne répondit.

Le prêtre se demanda si l'ange de la mort n'avait point emporté entre ses bras la paroisse entière. Pour la troisième fois, il cria, avec une grande angoisse, dans le désert de son église :

Pater noster, qui es in coelis, sanctificetur nomen tuum !

Alors, du fond de la nuit, la voix de la petite orpheline s'éleva très pure :

Adveniat regnum tuum; fiat voluntas tua sicut in coelo et in terra !

Et quand elle fut à la fin de la prière, la voix s'éteignit en un sanglot.

Mais, la supplication de l'enfant monta, par delà la tempête, plus haute que le grondement rauque des flots, plus sonore que la plainte du vent, jusqu'au père qui est aux cieux. L'océan s'adoucit peu à peu et, le soir de ce dimanche, les sept barques, tirées à la corde, d'un bout à l'autre de la jetée, par le recteur, le sonneur et toutes les femmes et tous les enfants mouillés jusqu'aux os, s'échouèrent l'une après l'autre sur la plage de Kermaror. Les mâts étaient rompus, les voiles déchirées, les filets et les poissons perdus, mais personne, ni vieux, ni jeune, ne manquait à l'appel.

E. GEBHARDT,
de l'Académie française.

QUAND VOUS TRAVERSEREZ...

Ne mettez pas votre vie en danger par votre étourderie. Ouvrez les yeux et les oreilles. Suivez toujours le trottoir. Traversez la rue le plus rarement possible. Quand il le faut, traversez en ligne droite et non obliquement, au moment où il n'y a pas de véhicules tout proches. Si un véhicule est arrêté près du trottoir, ne traversez pas juste devant ou juste derrière lui. Vous ne savez pas ce qu'il peut y avoir au delà.

Ne vous accrochez jamais à un véhicule en mouvement, si lentement qu'il aille. Il vous entraînerait et vous pourriez tomber sous un autre. Aucun chauffeur ne tient à vous écraser, mais il ne peut pas vous éviter si vous tombez juste sous ses roues.

Il n'y a pas de jouet, pas de ballon ou de cerceau qui vaille la peine de risquer votre vie. Ne jouez donc pas dans la rue ou sur la route. Résistez à la tentation de vous élancer au milieu de la chaussée pour chercher une balle. Mieux vaut perdre quelques jouets que de se faire casser une jambe et de boiter tout le reste de la vie. Il n'y a rien d'héroïque à courir devant des véhicules en mouvement. Le véritable héros apprend à attendre. « Hâtez-vous lentement et vous arriverez toujours à temps. »

Un conducteur a de lourdes responsabilités ; il doit penser non seulement à ceux qu'il conduit mais encore aux passants étourdis. Ne faites pas son malheur en vous mettant en travers de son chemin.

Si votre camarade d'école est atteint d'une maladie contagieuse, vous prenez des précautions pour ne pas l'attraper. Un peu de prudence et de réflexion vous protégeront de même contre les accidents de la rue. Y en a-t-il un de vous qui, ne sachant pas nager, sauterait dans une rivière profonde ? Vous courez le même risque si vous traversez la rue sans prendre de précautions.

Soyez prudents, toujours et partout.

Soyez prudents aujourd'hui même. Demain, il peut être trop tard.

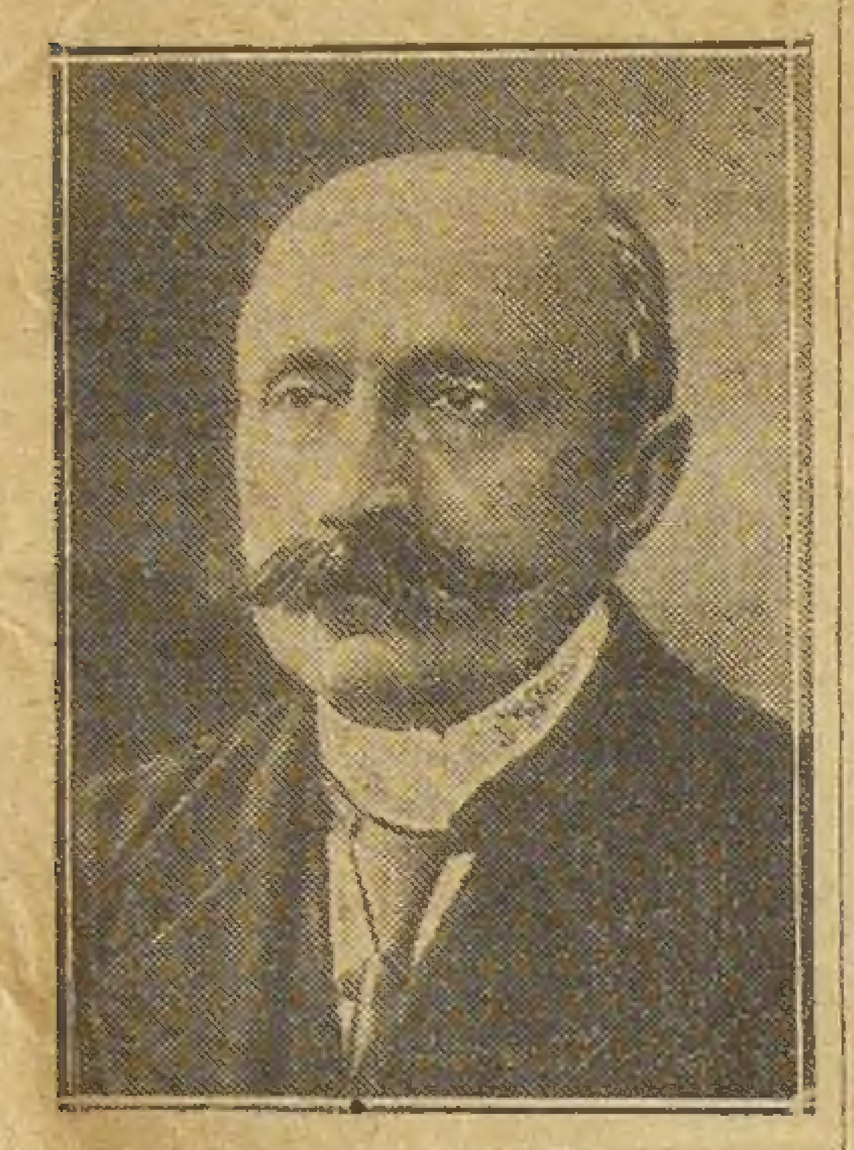
Un grand savant catholique est mort

Le 28 octobre, est mort à Grenoble, un de nos plus grands géologues : M. Pierre Termier.

C'était un admirable catholique ainsi qu'un grand ami des jeunes.

Croyant convaincu, chrétien accompli, il ne craignait pas d'afficher sa foi et de prêcher d'exemple.

« Laissez-moi vous féliciter d'être des



catholiques, disait-il quelque temps avant sa mort, à une assemblée de jeunes gens. Soyez fiers d'appartenir à cette Eglise si décriée, si calomniée. On la croyait morte : elle est plus vivante que jamais. »

Il aimait profondément la nature, les montagnes surtout.

C'est un pays des Alpes qu'il est venu mourir, après avoir reçu la veille les derniers sacrements des mains de son cousin, Mgr Termier, évêque de Tarentaise.

Qui donc dira encore que la foi et la science ne peuvent s'accorder ?

P. B.



LES MONOLOGUES DE "CŒURS VAILLANTS"

Plusieurs de nos lecteurs nous ont demandé des monologues et des saynettes. Pour répondre à leur désir, un poète aveugle, ami des Cœurs Vaillants, M. Godefroy-Boutard, a bien voulu en composer tout spécialement pour notre journal. Nous sommes très heureux de sa précieuse collaboration.

C' que je suis en colère !...

Le « Cœur Vaillant » *qui interprétera ce monologue devra avoir au moins huit ans et trois jours et au plus quatre-vingt-sept ans et un mois. S'il n'avait que huit ans et deux jours, il attendrait au lendemain. Il arrive sur la scène, salue gentiment, et annonce, la figure épanouie, et le sourire aux lèvres :*

C' que je suis en colère, ah ! ce que je suis en colère !... Tiens, ça vous étonne et vous avez l'air de rire ? Quand vous connaîtrez mes malheurs, vous fondrez tous en larmes. C' que je suis en colère, c' que je suis en colère ! (*Chaque fois qu'il dira ces mots, il aura un visage de plus en plus souriant.*)

Figurez-vous que mon oncle Rigobert... Vous ne connaissez peut-être pas mon oncle Rigobert ? Attendez. (*Il fouille dans ses poches.*) C'est curieux ! Je croyais avoir sa photo. Enfin ça ne fait rien. Demain, je vous amènerai mon oncle. Figurez-vous que mon oncle Rigobert m'avait donné un crayon grand comme cela (*il étend ses bras dans toute leur longueur.*) Non, pas tout à fait aussi grand. Comme ça. (*Il réduit la longueur de moitié.*) Non, c'est encore trop. (*Il réduit encore la longueur de moitié.*) Non, je crois plutôt que c'était comme çà. (*Il donne la vraie mesure.*) « Avec ça, mon fiston, me dit-il, tu pourras écrire. Ça ira tout seul. »

Vous parlez si j'étais ravi. Un crayon qui marche tout seul ! Rien qu'à le regarder. Plus rien à faire ! Mais c'est le rêve !...

J'ai donc posé mon crayon sur mon cahier. Savez-vous ce qui est arrivé ? Il est arrivé trois choses. La première c'est que mon crayon ne bougeait pas plus que le clocher de notre Eglise. La seconde, c'est que maman, survenant, m'a demandé ce que je faisais. La troisième, c'est que, ne voulant pas croire mon histoire de crayon qui marchait tout seul, elle m'a administré, non pas une purge, mais autre chose... Alors, j'ai pensé qu'il aurait fallu tailler mon crayon, pour que ça marche seul. J'ai voulu prendre un couteau et j'ai cassé un verre. V'là maman qui accourt : « Maman, c'est pour tailler mon crayon, me suis-je écrié. — « Alors, a répondu maman, suffoquée, il faut que tu casses un verre, maintenant, pour tailler un crayon ? Tiens, tu ne vaux pas la peine que je te donne une seconde correction ! » J'ai trouvé que maman avait bien raison. Mais, c' que je suis en colère, ce que je suis en colère !... A l'Ecole, j'emprunte à Polyte, mon voisin, un taille-crayon. Ça faisait des copeaux, ça faisait des copeaux ! Tenez, haut comme çà ! (*Il indique la hauteur de ses genoux.*) Enfin, j'avais réussi à ne pas casser la mine. Quand Polyte se met à souffler sur mes copeaux. Voilà ces maudits copeaux qui s'envolent de toutes part. Vous parlez d'un branle-bas !... « La Flemme, prononce le maître, vous serez en retenue. » — « Mais, M'sieur, c'est pas moi, c'est les copeaux. » — « C'est vous qui serez en retenue et non les copeaux. » Je n'ai pas été en retenue parce que Polyte, qui est un chic type, a été dire que c'était lui qui avait soufflé sur les copeaux et qu'on lui a pardonné pour sa franchise. C'est égal, l'oncle Rigobert qui disait : « Ça marchera tout seul. » Peut-être qu'il ne me croyait pas si paresseux. Tout de même, regarder si on peut écrire avec un crayon comme ça. (*Il sort de sa poche un crayon de deux centimètres.*) Voyons, de bonne foi, peut-on écrire avec cela ? Et dire qu'il était grand comme cela. (*Il étend ses deux bras.*) Ah ! je m'en souviendrai, du crayon de l'oncle Rigobert ! C' que je suis en colère, ce que je suis en colère ! (*Il salue, la figure plus épanouie que jamais et sort au milieu des applaudissements frénétiques de l'assistance.*)

GODEFROY-BOUTARD.

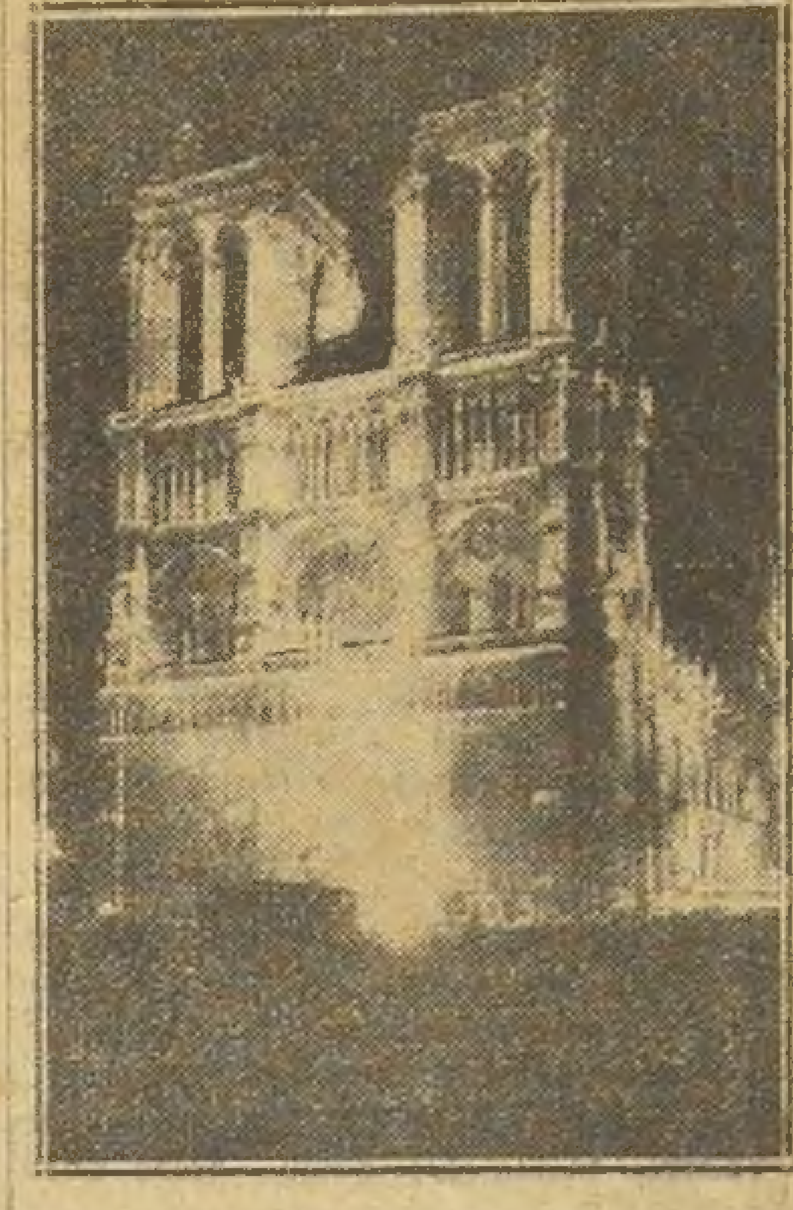
Notre ami Godefroy-Boutard a déjà publié beaucoup de pièces et de saynettes pour les enfants. Demandez-en le catalogue à L'Ogéo, 70, rue Vaneau, Paris (VII[e]).

Une grande manifestation à Notre-Dame en l'honneur du Christ-Roi

Dans le monde entier, on a célébré, le 26 octobre, la fête du Christ-Roi.

Une des plus belles manifestations fut celle de Notre-Dame de Paris, présidée par Son Eminence le Cardinal Verdier.

Tous les jeunes gens du diocèse avaient été invités : « Venez au Christ-Roi qui vous aime tant, votre Archevêque sera



si heureux de vous parler et de vous bénir », leur avait-il dit.

Dix mille jeunes gens de toutes œuvres : Scouts, Patronages, Jocistes, Volontaires du Pape, avaient répondu à cet appel et emplissaient la cathédrale entière.

Au son des trompettes d'argent, ils défilèrent entre les 180 drapeaux qui formaient une haie d'honneur.

« Notre Seigneur, qui a tant aimé les enfants est votre grand Ami, dit le Cardinal. Il compte sur vous pour aider les autres à devenir plus heureux, en devenant plus chrétiens. »



LE CHEVALIER ERRANT

Grand roman d'aventures, par Gabriel PETIT-MURET

RESUME

Un soir de septembre 1518, une vieille femme, Léonarde, connue sous le nom de la Hulotte, se présente en son château à la comtesse de Roquebrunes, sous prétexte de lui dévoiler l'avenir de son fils. La Hulotte passe pour sorcière, et la comtesse, superstitieuse, malgré la défense que lui en a faite son mari, Hugues, héberge la visiteuse qui se promet secrètement de livrer le château au vicomte Richard de Chabras, dont elle a été la nourrice.

Diavolo, l'écuyer du sire de Roquebrunes, donne l'alerte, une lutte acharnée s'engage, dans laquelle intervient un mystérieux chevalier qui n'est autre que l'oncle du comte de Chabras.

La victoire revient au comte de Roquebrunes, mais elle coûte la vie au sire de Lichtenberg.

II[e] ÉPISODE

L'auberge dans la forêt

Huit jours après les tragiques événements que nous venons de raconter, le chevalier de Roquebrunes et son écuyer Diavolo faisaient leurs préparatifs de départ. On leur avait sellé deux superbes chevaux et le comte leur avait fait don de deux magnifiques armures. Maintenant ils pouvaient partir pour Paris. Rien ne leur manquait.

Nos deux amis, ainsi équipés, quittèrent par un beau soir d'octobre le château de Roquebrunes. La comtesse Blanc versa d'abondantes larmes; elle ne pouvait se résoudre à laisser partir son fils. Enfin le chevalier s'arracha aux bras maternels, et se hissant sur son beau coursier qui piaffait d'impatience, il s'élança au galop dans l'allée de la forêt. Avant de disparaître sous le couvert, il se retourna, jeta un dernier regard ému sur ces vieilles murailles où s'était écoulée son heureuse enfance, essuya une larme et reprit résolument sa route. Certes, le voyage qu'il entreprenait à travers la France, pour rejoindre la cour de François I[er], était plein de périls et de difficultés. Mais n'était-il pas jeune et vigoureux, et n'avait-il pas un vaillant et fidèle compagnon en la personne de son écuyer ? En avant donc et à la grâce de Dieu.

Les derniers rayons du soleil achevaient de mourir sur les hautes cimes des hêtres. Dans les buissons un rossignol commençait timidement le prélude de son concert nocturne. Les autres oiseaux s'étaient tus. Un silence mystérieux envahissait peu à peu la forêt de Roquebrunes. Sur le passage des deux cavaliers les arbres bruissaient de façon singulière, comme pour saluer le jeune maître qui partait pour un si long voyage.

Solidement en selle sur son fougueux coursier, le chevalier se laissait pénétrer par le charme étrange qui montait de la forêt. Il se mit à rêver à l'avenir, à la fortune, au bonheur.

Quant à Diavolo, il n'était pas homme à se laisser bercer par les douces illusions du rêve. Vivre, pour lui, c'était agir. Il se mit donc tout d'un coup à entonner une chanson de marche qu'il avait apprise en Allemagne. Les rauques syllabes du dialecte germanique vibrèrent dans le silence des grands bois.

— Tais-toi, je t'en supplie ! murmura le chevalier. Ne sens-tu pas que ta chanson de soudard est une profanation de la beauté du paysage que nous traversons !

— Bah ! fit Diavolo ; voyez-vous, chevalier, je suis bien plus capable de donner des coups d'épée que d'apprécier la beauté d'un paysage. Au lieu de nous endormir et de rêvasser à des choses imaginaires, pensons plutôt à l'accueil que va nous faire le vicomte de Brignoll ! Ah ! mes amis, quel souvenir je garde de son petit vin blanc !

Et Diavolo fit claquer sa langue d'un air connaisseur.

— Que tu es gourmand, mon pauvre



ami, repartit en riant le jeune chevalier. Tu serais fameusement vexé si nous venions jamais à nous tromper de chemin !

— Mais, au fait, vous ne croyez peut-être pas si bien dire. Depuis quelques minutes, j'ai beau examiner le sentier que nous suivons, je ne m'y reconnais plus.

— Moi non plus, fit le chevalier. Nous avons dû nous tromper de route. Demi-tour ! Nous aurons tôt fait de retrouver la bonne voie !

Malheureusement pour les deux cavaliers la nuit était déjà venue, une nuit noire, sans étoiles et sans lune. Ils durent laisser aller leurs chevaux à leur guise. Une heure, deux heures se passèrent ; la forêt les enveloppait toujours et toujours la même impénétrable obscurité.

— Décidément, grommela Diavolo, nous ferions mieux de nous arrêter et d'attendre le jour. Nos chevaux se fatiguent inutilement. On ne voit pas la fin de cette maudite forêt. J'en viens presque à croire que la sorcière nous a lancé un mauvais sort !

— Voyons, mon pauvre Diavolo, ta cervelle déménage ; comment peux-tu croire à de telles sornettes ? Laisse donc tranquilles les sorciers et les sorcières. Encore un effort et tu vas voir que nous serons bientôt tirés d'embarras !

A peine avaient-ils fait quelques pas qu'une lumière filtra soudain à travers les arbres.

— Hurrah ! s'écria Diavolo. Nous allons peut-être trouver un gîte. Pas trop tôt ! Il me semble que j'ai l'estomac dans les talons !

Accélérant le pas de leurs chevaux, les deux cavaliers se dirigèrent vers la lumière ; au bout d'une centaine de mètres ils arrivèrent devant une grande maison dont le rez-de-chaussée était brillamment illuminé. Au-dessus de la porte d'entrée un grand panneau de bois laissait lire cette inscription : « Auberge des Tilleuls. On loge à pied et à cheval ».

— Quelle chance ! s'écria Diavolo en mettant pied à terre. Holà ! l'aubergiste ! montre un peu ta figure, pour recevoir deux nobles cavaliers égarés !

En même temps il heurtait violemment avec son épée contre la porte. Et comme de l'intérieur on ne se pressait pas de venir ouvrir : « Allons, dépêchons-nous là-dedans, hurla-t-il, ou j'enfonce la porte et vous passe tous au fil de l'épée. »

Un pas pesant se fit entendre. Deux verrous grincèrent de façon lamentable et la porte s'ouvrit. L'aubergiste apparut alors en pleine lumière.

— Oh ! là, là ! s'écria Diavolo l'apercevant, quelle boule de suif, et il éclata de rire.

(A suivre.)

Gabriel PETIT-MURET.

L'écueil U. H. 3

(Suite de la page 3.)

Donc, dans la cuisine éclairée par une lanterne, il faut faire un déjeuner froid, mais, cette fois, l'appétit est bon, malgré les menaces de l'avenir. On se sent si unis, tous, maintenant. Les enfants n'évitent plus le chef mécanicien, dont ils avaient peur. Dans leur âme droite, ils le jugent comme un malheureux égaré qui a beaucoup souffert, ils lui pardonnent, ils veulent être bons. L'homme s'aperçoit bien vite de ce changement de conduite à son égard et des larmes perlent à ses paupières, mais sa figure reflète l'indomptable énergie dont il se sent animé dorénavant.

— Capitaine, dit-il, toutes nos précautions de défense sont prises. Quel plan d'attaque avez-vous l'intention de suivre ?

— D'abord, Robert, d'où croyez-vous que viendra l'attaque ?

— Mais du *Poldow*, capitaine ! Il ne doit pas être loin maintenant.

— Usera-t-il du canon contre nous ?

— Oh ! pourquoi ? Du moment que nul de nous ne trahira notre présence dans l'écueil, le *Poldow* n'aura pas le droit de tirer.

— Pas le droit ? Il se gênerait !

— Je connais ses ordres, il n'a pas le droit d'endommager l'ouvrage sur lequel les sous-marins de l'U.R.S.S. doivent toujours pouvoir compter. Si son équipage veut pénétrer dans notre refuge, même s'il devine notre occupation, il s'efforcera de forcer l'une des entrées, mais n'osera pas employer le canon. Le commissaire du peuple jouerait sa tête s'il donnait pareil ordre.

— Je vous crois, Robert ! Vous savez ce dont ces gens-là sont capables. Alors dites-nous ce que vous nous conseillez ?

— Moi ! un conseil de moi ! ne peut s'empêcher de s'écrier Robert, surpris de la question. Vous auriez confiance en moi !

Le capitaine s'est redressé, il lève la main solennellement, et, regardant le chef dans les yeux, il déclare :

— Je répète ce que j'ai dit ce matin :

« Fais ton devoir ! Dieu seul te jugera ! »

L'instant est plein d'émotion, le silence consacre ce pardon qu'accorde l'officier au nom de tous, et tous s'apprêtent à entendre les propositions du mécanicien, quand celui-ci lève la main et fait signe d'écouter un bruit venant de l'extérieur.

Distinctement, quoique loin encore, un moteur d'avion rompt brutalement dans le ciel.

— Les voilà ! explique Robert. Avion de reconnaissance ! Nous avons bien fait de tout calfeutrer ce matin !

— Eteins la lanterne, Pierre, ou plutôt mets-la dans le couloir, demande l'abbé.

— Oh ! l'avion ne verra pas la lueur, s'empresse de déclarer le chef mécanicien, les panneaux ne laissent rien filtrer.

— Ce n'est pas cela, répond le prêtre, moi aussi j'ai fait une découverte... Regardez !

A la stupéfaction de tous, sur une des parois blanches de la cellule, un fin rayon lumineux tombe du poste-vigie et photographie sur le mur les environs de l'écueil. Une ombre large comme un goéland, se déplace lentement sur une grisaille mouvante.

— Un périscope ! s'écrie le maître Yves. On voit la mer... et l'oiseau... c'est l'avion.

(A suivre.) JAP.

BOUBOUM ET PAN



Le lion parti, Bouboum remercie son sauveur et caresse gentiment la grosse trompe de Pan. « Amis, amis, jusqu'à la vie, jusqu'à la mort. »



Il s'agit maintenant de rentrer au logis. Bouboum se sent brisé de fatigue et d'émotion. C'est Pan maintenant qui ouvre la marche et lui sert d'entraîneur.



Mais la nuit commence à tomber. Bouboum n'en peut plus. Le vent lui a jeté du sable dans les yeux.



Pan s'arrête, contemple, attristé, son jeune maître qui s'endort. Va-t-il le laisser tout seul dans le désert immense ?



L'enfant est là, étendu à ses pieds. Pan s'agenouille, le prend avec sa trompe, l'installe dans ses défenses comme dans un berceau...



Et portant devant lui son précieux fardeau, continue sa route dans la nuit.

Un moyen de calculer la hauteur d'un arbre

Voici un moyen très pratique et très simple pour mesurer la hauteur d'un arbre, à condition bien entendu que cet arbre soit en un endroit complètement découvert et que son ombre se profile sur un terrain parfaitement plan.

A côté de l'arbre, enfoncez perpendiculairement un bâton en terre, mesurez l'ombre de l'arbre, la longueur du bâton et celle de son ombre. Supposons que votre bâton ait 3 mètres, son ombre 4 mètres, et l'ombre de l'arbre 20 mètres, vous aurez la proportion suivante : 4 mètres est à 3 mètres comme 20 mètres est à la hauteur de l'arbre, soit :

$$\frac{3 \times 20}{4} = 15$$

La hauteur cherchée est 15 mètres.

La grosseur du cou

Avez-vous jamais pensé à demander à quelqu'un combien de fois le tour du cou d'une grande personne contenait le tour d'un col de bouteille (bouteille ordinaire d'un litre environ) ?

On vous répondra : au moins cinq ou six fois.

Protestez en toute assurance. Il le contient quatre fois seulement. Vous pouvez le vérifier sur place.

Mesurez le cou de la personne. Rarement il dépasse 37 centimètres de tour.

Mesurez le goulot de la bouteille. En moyenne, il a neuf centimètres et demi de tour.

Faites le calcul : $9,5 \times 4 = 38$.

Vous pouvez même gagner encore un centimètre en enroulant votre ficelle l'une sur l'autre autour du goulot de la bouteille.

Cherchez...

Enigme

Nous devons l'existence au même père,
Et l'on nous voit étroitement unis,
Toujours ensemble et toujours bons amis.
L'un ne va point sans l'autre, et les deux font la paire.

* *

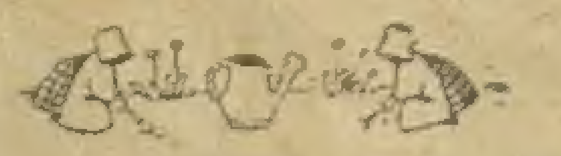
Logogriphe

De quatre lettres est mon nom ;
Chez toi, ami, est ma prison.
Si tu retranches la première
Je ne suis qu'un franc oison
Mais, n'effaçant que la dernière
Qui a toujours raison.

* *

Métagramme

Bon fruit, poison mortel, union, danse et rempart,
Pour trouver ces cinq mots, point ne faut un grand art.



Réponses aux questions posées dans le numéro précédent

I. — rage, gare.
II. — Un dictionnaire.
III. — Marceau, marteau.
IV. — Ananas.
V. —

tarif
amat
racan
itas
Finistère
telon
elise
tosla
encar

MOTS CROISÉS

Solution du problème n° 11



Ont envoyé des solutions exactes : André Decquart ; Farel Raoul ; Pierre Chanis ; Yv. Chanis ; Sol. Chanis ; Michel Olivier ; Roger Dubois ; Henri Etail ; Henri Cassan ; Yves Ballot ; G. Dufossé ; Georges Devos ; P. Serrié ; R. Serrié ; R. Lallement ; J. Pilot ; J. Leroux ; G. Cartigny ; M. Anquez ; J. Blanot ; F. Fontaine ; R. Billet ; P. François ; M. Cornier.



— Comment, petit vaurien, tu implores la charité et tu ris !

— Oh ! non, madame, c'est le paillasson qui me chatouille les pieds !...

Le gérant : NEGUIN.

Imp. du « Petit Journal », 61, rue Lafayette (H. Poirier, imp.).